

Banques : les confessions d'un ancien maître du monde

24 NOVEMBRE 2014 | PAR [MARTINE ORANGE](#), du portail Mediapart.

Un ancien banquier d'affaires allemand a accepté de raconter devant la caméra les trente années de dérégulation financière, qui a mené le monde au bord de l'explosion. Extraits du documentaire *Master of Universe*, réalisé par Marc Bauder.

L'exercice est devenu un classique depuis la crise financière de 2008. Écœurés par leur renvoi, furieux contre le sort qui leur a été réservé, d'anciens banquiers racontent à intervalles réguliers les turpitudes du système financier, dénoncent ses pratiques et ses dérives. Même si ces récits de l'intérieur apportent des éclairages précieux sur les méthodes réelles de la finance, il y a souvent quelque gêne à lire les confessions de ces banquiers repentis. Les mêmes questions reviennent. Mais pourquoi n'ont-ils pas dénoncé les folies du système financier avant ? Pourquoi tout ce qu'ils ont connu, supporté, voire encensé pendant des années leur paraît-il intolérable, seulement à partir du moment où ils ont été chassés de ce monde ?

Le documentaire *Master of Universe* (Maître du monde), réalisé par Marc Bauder, qui sera en salles le 26 novembre, évite en partie l'écueil. Cherchant à prendre de la distance, l'ancien banquier d'affaires allemand Rainer Voss choisit d'expliquer les ressorts internes plutôt que d'épouser une indignation furieuse et tardive. Le but du film est de démonter les forces psychologiques, culturelles, historiques, financières qui ont conduit à la construction de ce monde à part. Un monde désormais incontrôlable, qui peut mettre à terre des sociétés entières, quand il le veut.

Dans les locaux vides d'une immense tour située dans le quartier financier de Francfort, Rainer Voss raconte ce qu'il était : un jeune de milieu modeste, arrivé au bon moment. Celui où l'informatique est en train de révolutionner le monde bancaire, offrant une voie royale aux jeunes bien plus à l'aise que les cadres installés face à un ordinateur. Celui où la dérégulation bat son plein en Europe et où les banquiers américains débarquent, tels des dieux capables « *de marcher sur l'eau* », sur le vieux continent avec des milliers d'innovations financières totalement inconnues en Europe. Le moment où tout semble possible pour le monde financier, à l'image de ces tours toujours plus hautes, toujours plus nombreuses ayant envahi le centre de Francfort.

Une véritable industrie financière est née alors, développant une culture de puissance et d'impunité. Pour entrer dans ce monde, raconte le banquier, « *il faut être prêt à renoncer à sa vie* ». On entre dans la banque comme on entre dans les ordres : il faut ne plus se poser de questions, renoncer à avoir des idées politiques, accepter de perdre ses amis. Peu à peu, la réalité s'éloigne. Les repères disparaissent. Les salariés de la banque s'installent dans un monde clos, presque concentrationnaire où le contrat d'un jour devient la chose la plus importante du monde, même s'il n'a guère de sens.

Le trader est devenu la figure symbolique de cette finance déchaînée. Il est l'homme qui se présente à chaque instant à la table du grand casino mondial, celui qui d'un simple clic peut faire chavirer la vie de milliers de personnes. Pourtant, rappelle Rainer Voss, le trader dans la banque est l'équivalent de l'ouvrier sur la chaîne de montage chez BMW, l'homme tout en bas de l'échelle mais muni d'une capacité d'action considérable, qui peut faire des dégâts monstrueux. Revenant sur l'affaire Kerviel, il décrypte la culture bancaire qui met une pression infernale sur les traders pour les conduire à maximiser toujours plus les profits, quelles que soient les circonstances, quels que soient les dangers.

Au jeu du grand casino, les banques ne veulent jamais perdre. Elles ont mis au point des systèmes à la nanoseconde – le trading à haute fréquence –, s'approchent au mètre près des serveurs pour pouvoir échanger le plus rapidement possible. Que valent les arguments en faveur d'un capitalisme

entrepreneurial, ou la création de valeurs pour l'actionnaire si chère aux néolibéraux depuis les années 1990, quand le temps moyen de détention d'une action est désormais de 22 secondes, comme le souligne Rainer Voss ?

Dans leur recherche éperdue des gains assurés à tout coup, les banques ont redoublé d'ingéniosité pour inventer des produits nouveaux. Comme en France, les banques allemandes ont élaboré leurs prêts toxiques, yen contre franc suisse, swap sur Libor. Des produits jamais présentés à des grands groupes comme Siemens ou Daimler, « *parce qu'ils ont les mêmes modèles que les banques* », explique le banquier, mais « *aux clients qui n'ont pas accès aux mêmes informations* » comme les municipalités, par exemple. Aujourd'hui, certaines collectivités allemandes se retrouvent, comme leurs homologues françaises, piégées par ces produits toxiques. « *Est-ce que les clients comprenaient ce qu'ils achetaient ?* » lui demande l'intervieweur. Le banquier demande alors de couper la caméra. Il y a des secrets qui manifestement ne peuvent être dévoilés.

Sur une des vitres de la salle de marchés abandonnée, Rainer Voss a fait une rapide addition du coût des faillites bancaires en Allemagne : 488 milliards d'euros. La somme, sans surprise, est pour l'essentiel à la charge de l'État. Dans la panique, les États ont su trouver des centaines de milliards en quelques jours pour éviter l'effondrement des banques. Ils ont accepté de payer pour les dérives d'un système, qui a nourri une spéculation sans retenue. Mais les banques n'ont rien retenu de cette crise. « *Le système ne se reformera pas de l'intérieur* », insiste le banquier allemand qui ne voit « *aucune chance pour que cela se termine bien* ».

La crise de la dette en Europe, une crise née essentiellement des abus du secteur privé, rappelle Rainer Voss, en est l'illustration la plus frappante. Le système financier a mis des pays de l'Europe du Sud en déroute. Revenant sur l'Espagne, il décrit une infrastructure qui se détruit, un pays qui s'écroule, des gens désespérés. Mais cela ne s'arrêtera pas selon lui. Les financiers vont continuer à attaquer les uns après les autres les maillons faibles de l'Europe. Le prochain sur la liste ? « *La France* », dit-il. « *Après, c'est game over.* »